

Intégration professionnelle en entreprise, entre rêve et réalité

Anne-Laure SPITSAS*

Dans notre société, la valorisation de l'individu passe indubitablement par la reconnaissance liée à l'exercice d'un rôle, d'une profession. Trouver, avoir et conserver un emploi constitue une priorité pour une immense majorité de personnes, et l'intégration au monde du travail est déterminante par ses conséquences au niveau social, familial et psychique. Il n'en va pas autrement pour de nombreuses personnes vivant avec un handicap mental, qui, eux aussi, cherchent ardemment à obtenir cette intégration de manière durable.

1. L'association Project

Project est une association qui a pour mission le placement, l'accompagnement et le suivi en milieu professionnel de personnes vivant avec une déficience intellectuelle légère à modérée.

L'association souhaite favoriser l'intégration professionnelle tout en offrant un maximum de garanties, aussi bien aux usagers qu'aux employeurs. Depuis 1995, date de sa création à Genève, son but est d'intégrer ces adultes dans l'économie libre en leur proposant des stages et des formations pour ensuite accéder à un emploi et le préserver aussi longtemps que possible.

Project représente, en plus de 10 ans d'existence:

- un nombre d'usagers souhaitant travailler dans un milieu non protégé en constante augmentation;
- un accompagnement et un suivi individualisé pour chacun des travailleurs;

* Association Project, Genève (Suisse).
Courriel: info@project-ge.ch

- un travail autour du développement des compétences de l'individu par des formations personnalisées;
- des intégrations professionnelles dans des domaines très variés (bureau, jardinerie, petite enfance, cuisine, restauration, hôtellerie, ...);
- une collaboration et un soutien permanent auprès des entreprises intégrantes, que ce soit dans un contexte de stage, de formation ou d'emploi.

L'association Project pose comme postulat que, tout individu, indépendamment de ses difficultés, peut évoluer tout au long de sa vie. Il s'agit dès lors de considérer une personne dans son ensemble et de ne pas la réduire à ses déficiences. Le respect de la personne et de son individualité, son implication dans la communauté sont des valeurs qui peuvent également servir de guide. Les entreprises qui ont choisi de s'investir avec l'association vivent quotidiennement l'intégration comme une réponse aux besoins universels d'autonomie et d'épanouissement.

2. Témoignages

Dans le cadre de cette présentation, le récit de personnes usagères de l'association est apparu comme une évidence. Voici le témoignage de deux usagers, retraçant leur parcours professionnel.

2.1 Madame Stéphanie Constantin

Lorsque j'ai commencé à travailler, c'était en 1994, à Trajet, dans un restaurant, en tant que serveuse. J'y suis restée 10 ans. J'ai eu du plaisir à faire ce travail car j'aimais beaucoup le contact avec les gens.

Même si mon travail à Trajet me plaisait, mon rêve, c'était d'essayer de travailler avec des enfants. Alors j'ai suivi un cours de «Soins à l'enfant» à la Croix-Rouge, puis j'ai fait un stage à la garderie de la Foire de Genève, en 1991. Cette expérience m'a beaucoup plu, mais je suis tout de même restée encore quelque temps à Trajet.

Un jour, une personne avec qui j'étais à l'école m'a parlé de Project, alors j'ai contacté cette association, dont le rôle est de placer des jeunes handicapés, pour qu'on me trouve une place dans une crèche. Entre les

premiers entretiens et l'arrivée d'un premier stage, il s'est passé plusieurs mois. Cette période m'a paru longue, même si j'ai eu l'occasion plusieurs fois de rencontrer Anne-Laure Spitsas, de l'association, pour discuter de mes désirs et de ce que je me sentais capable de faire. Enfin, j'ai pu faire un stage d'évaluation et d'observation à la crèche de Rondin-Picotin, pendant 3 mois.

Je me suis retrouvée avec un groupe d'enfants qui avaient entre 3 et 4 ans. Comme c'est une crèche, les enfants mangent sur place et ensuite, il faut les mettre à la sieste. Pour moi, ça a été l'occasion de découvrir tout ce qu'il fallait faire avec les enfants, comment s'occuper d'eux, jouer avec eux.

La première semaine, Nicole, de Project, est venue avec moi pour voir comment ça se passait, et ça s'est bien passé. Au début, j'ai observé les enfants. Après quelques jours, les enfants se sont bien habitués à moi. Ce stage a été une très bonne expérience. Ce cadre de travail m'a permis d'apprendre à m'évaluer dans mes tâches quotidiennes. Durant toute cette période, Nicole est venue régulièrement pour voir comment ça se passait pour moi et pour mes collègues. Elle me disait comment faire certaines choses, ce qui allait bien et m'a donné plus d'assurance.

Au bout des 3 mois de stage, comme ce n'était pas un moment propice pour me trouver une autre place et que mon stage s'était bien passé, ils ont décidé de me garder à la crèche et de me proposer, cette fois-ci de travailler avec les bébés. Ce stage allait durer le temps que Project me trouve une place de formation dans une autre crèche. Le travail avec les bébés était très différent; on joue beaucoup moins, mais il y a plus de tâches comme les nourrir, les changer, les mettre au lit quand ils sont fatigués. Il faut aussi beaucoup plus souvent nettoyer le matériel, car les bébés mettent tout à la bouche, alors il faut que les jeux soient propres. Grâce à cette expérience, j'ai eu l'occasion d'apprendre énormément de choses, qui me servent encore tous les jours.

Un peu après la rentrée scolaire suivante, l'association Project a trouvé un nouveau lieu de travail et, en novembre, j'ai pu commencer à la Crèche de la Cigogne, à Vessy. Aujourd'hui, je me trouve dans ma deuxième année de formation avec l'aide de Project, car c'est important d'apprendre le maximum afin que je puisse avancer dans le métier que j'ai choisi.

J'espère que d'ici bientôt, quand tout le monde estimera que j'aurai terminé ma formation, je serai engagée dans cette crèche, où je me plais beaucoup.

2.2 Monsieur Samuel Aubert

Après deux ans à l'école pré-professionnelle et un passage au CEFI (Centre éducatif de formation professionnelle initiale), il a fallu que je choisisse un métier. J'ai dit: «fermier». On m'a répondu que cela réclamait toutes sortes de compétences que je ne possédais pas, et que d'ailleurs ce métier n'offrait pas de débouché. Alors j'ai pensé: «tavillonneur». J'ai bien observé comment on fait les chalets dans les alpages, et je trouve ce travail admirable. Là encore j'ai reçu des réponses comme: «Tu rêves. Tu pourras jamais». Alors, j'ai proposé: «cuisinier». A ce moment, on m'a proposé trois semaines de stage en cuisine, à Clairbois. Ca m'a vraiment plu! Je devais préparer des choses avec de la crème et du citron, et tout le temps que j'ai travaillé là-bas, mes bras sentaient bon le citron.

Depuis début 2006, je vis seul dans un deux pièces, dans le même village que mes parents. C'est d'ailleurs dans ce village que j'ai grandi, avec mes deux sœurs. Je connais bien cet endroit, alors je ne souhaite pas aller ailleurs. Je me sens bien ici. Je connais la postière, je connais les gens. Chaque matin, je prends mon scooter et roule jusqu'à l'Hôtel Mandarin.

Cet emploi au Mandarin, je l'ai depuis tout juste un an. Auparavant, j'ai vécu beaucoup de différentes choses. A la cuisine et aux citrons a succédé un stage chez un menuisier. Puis, par le biais d'une association, j'ai été engagé pendant deux ans à l'Auberge des Montagnards, à la Croisette, sur le Salève.

A l'Auberge des Montagnards, certains d'entre nous venaient de Genève, d'autres d'Annecy. Nous étions trois en cuisine et deux en salle – six ou sept en tout. Steven est autiste et au début, il me faisait peur. Et puis il m'a expliqué ce qu'était un autiste. Il était très sympa. Il y avait aussi des trisomiques.

Au début, j'avais un peu peur d'aller vers les clients, de leur demander ce qu'ils voulaient. A la cuisine, je me sentais plus protégé. Avec Steven qui était aussi en cuisine, on a appris à composer des salades, puis on a préparé des «caquelons» et des «tartiflettes» (pommes de terre, lardons, crème, tranche de tomme, tout ça gratiné au four.) J'avais un cahier, dans lequel je notais toutes les recettes. Certains jours, je paniquais, tout ça n'est pas facile à retenir. Aujourd'hui, grâce à cette formation, je sais reconnaître les différentes parties comestibles de la vache, les différents manières de cuire la viande: rôtir, braiser, bouillir, en ragoût... toutes ces choses dont il faut se souvenir, et qui sont toutes dans mon calepin.

Une fois cette formation terminée, je suis allé quelque temps au Relais de Champel. Là, j'ai appris à décorer une assiette pour donner envie. Mais j'ai aussi fait des expériences plus difficiles et, dans une autre auberge, on se contentait de me faire balayer les feuilles mortes, mais là, je n'ai pas eu envie de rester. Finalement, mon premier emploi de longue durée (cinq ans!) je l'ai trouvé grâce à l'association Project. J'ai été placé chez un traiteur. J'avais 21 ans.

Chez ce traiteur, j'ai eu cinq chefs différents, et à chaque fois, je devais tout reprendre de zéro. Tout ce que j'apprenais (faire un gâteau d'aubergine, une mayonnaise et quantité d'autres choses) je notais soigneusement tout dans mon calepin. Quand j'ai commencé ce travail, je touchais 500 francs, puis j'ai été augmenté, jusqu'à 800 francs, qui sont venus s'ajouter à ce que je reçois de l'AI et de l'OCPA. Mais après presque 5 années dans cette entreprise, le climat s'est détérioré. Un de mes chefs plaçait la barre trop haut, ça n'allait plus: on me bousculait, on me donnait des coups de coude par derrière... Mais c'est comme partout, hein: partout, il y a des gens sympas et des gens pas sympas... Je ne me fais pas d'illusions là-dessus.

Alors, les gens de Project se sont remis en quête d'une nouvelle place pour moi, où la rapidité était moins importante. Ensemble, nous avons décidé qu'il valait mieux, après cette expérience, que je quitte, pour un temps, le monde de la cuisine. Donc, j'ai trouvé cette place «dans les éponges», au Mandarin. Les éponges, c'est la lingerie: serviettes, tapis de bains, peignoirs. D'abord, j'ai dû faire un mois de stage. On a été content de moi. On m'a proposé un contrat.

Au sous-sol, dans la buanderie, tournent d'énormes machines à laver et à essorer; il y a une couturière qui retouche passants de ceinture ou poches de peignoirs légèrement abîmés et moi, je mets le linge dans la machine, j'appuie sur le bouton d'un programme. Il faut faire attention si c'est du synthétique, de la laine, des plumes. Je vérifie aussi le filtre. Tout le linge finit soigneusement plié, entassé ou suspendu sur d'énormes chariots, que viennent emporter et monter vers les étages les gens du personnel de chambre. Il y a plein de passage dans la buanderie, et je connais tous les autres employés.

La chose qui m'a le plus impressionné, marqué, quand je suis arrivé pour la première fois à l'Hôtel Mandarin, c'est qu'on m'a dit «vous». D'habitude, quand j'arrivais quelque part, comme nouveau, on me disait tout de suite «tu». Là, non, j'ai senti un respect comme jamais avant. Bien

sûr, maintenant, je tutoie beaucoup de collègues, mais c'est parce qu'on l'a décidé, et c'est parce que je m'entends bien avec eux. Il y a même, dans le service, une personne de confiance avec laquelle je peux parler de tout et de n'importe quoi. J'ai besoin d'avoir quelqu'un à qui me confier.

En fait, si je regarde en arrière, je suis fier de moi, car j'ai tout fait pour reprendre le cours d'une vie normale.

Conclusion

«Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts», regrettait Isaac Newton. La démarche de Project s'inscrit précisément dans cette philosophie, en cherchant à tendre des passerelles entre le monde du handicap et celui du travail. Deux mondes que l'on pourrait croire très éloignés l'un de l'autre, mais qui ne le sont parfois que d'un souffle: celui de la volonté d'ouvrir la porte à l'autre, quelle que soit sa différence.

Tous, nous avons intérêt à cet échange et chacun y trouve un bénéfice. Parce que:

- ce n'est pas un luxe que d'apporter un soutien dans la vie professionnelle, mais plutôt une nécessité;
- une personne handicapée qui s'intègre dans un milieu professionnel ouvert donne une formidable leçon d'autonomie, représente un exemple pour d'autres et apporte la preuve concrète que le travail facilite l'intégration;
- pour ceux qui veulent parler chiffres, l'intégration professionnelle d'une personne handicapée est un investissement rentable à tous points de vue, pour les finances des collectivités publiques comme pour la société toute entière.

A l'heure où notre monde est toujours plus complexe et dur pour les plus faibles, une démarche telle que celle de Project, idéalement, devrait d'ailleurs devenir une réalité pour une grande majorité de personnes handicapées ou désavantagées.

Alors, l'intégration individuelle est-elle un luxe? Non, très clairement: c'est une nécessité!

A Genève, aujourd'hui, la situation économique est devenue telle qu'il n'est plus possible, pour une personne vivant avec un handicap dont le pro-

blème ne nécessite pas qu'il soit regroupé avec d'autres au sein d'un atelier protégé, de trouver un emploi sans l'entremise d'un tiers. D'où le rôle de l'association; créer les passerelles nécessaires et indispensables au bon déroulement de l'intégration, ouvrir les portes des entreprises en leur fournissant des garanties rassurantes.

Plusieurs facteurs environnementaux sont à prendre en considération dans l'approche que les divers partenaires (entreprises ou politiques) peuvent avoir en terme d'intégration professionnelle.

Au niveau des recherches d'entreprises, l'impact de l'association sur les différentes sociétés prospectées fluctue en fonction de la conjoncture économique: comment se situe le marché de l'emploi? vit-on une période de restriction budgétaire, majorant ainsi les licenciements ou au contraire, l'entreprise est-elle dans des dispositions favorables?

Au niveau de son fonctionnement général, l'association doit pouvoir assurer une entrée financière régulière, d'une part par les subventions fédérales et cantonales, mais également, au travers de dons, pour assurer sa survie.

Actuellement, le flou politique dans lequel navigue l'association lui permet de mener des actions ponctuelles, d'agir au «coup par coup». Afin d'assurer une viabilité sur le long terme, l'association cherche à obtenir la «Preuve du besoin», c'est-à-dire la reconnaissance de son utilité dans le paysage politique genevois.